

J'ai vu...



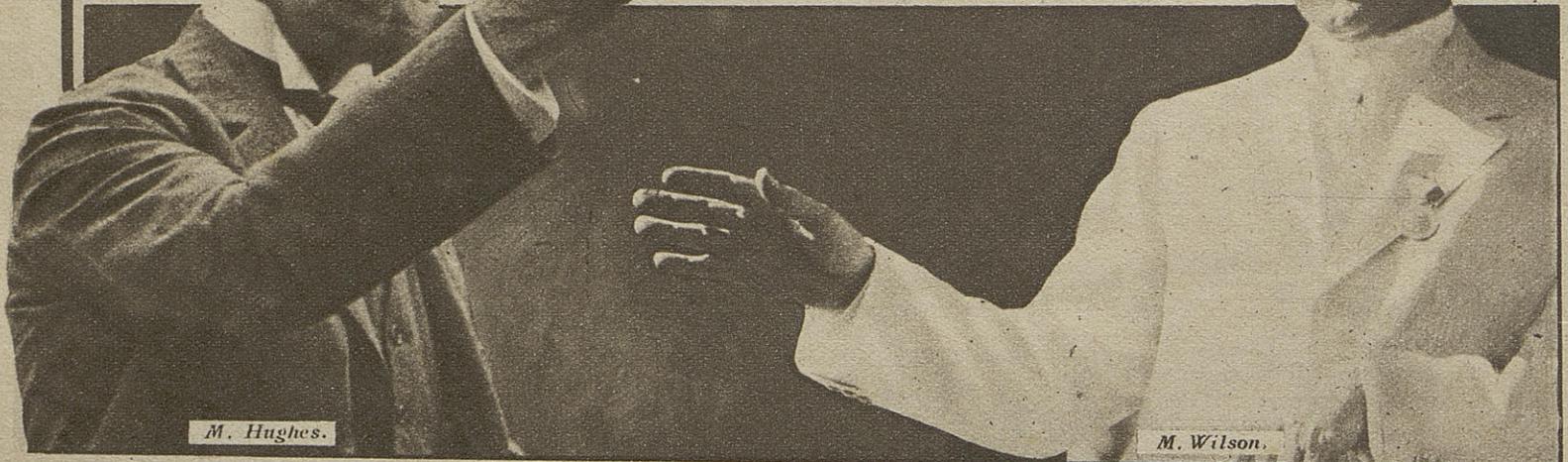
LA REINE DES BELGES
avec les enfants des victimes de Dinant
et de Louvain.

J'ai vu.

WILSON ET HUGHES SE DISPUTENT AUX ÉTATS-UNIS LE FAUTEUIL PRÉSIDENTIEL

M. et Mme Hughes avec leurs enfants.

Le président et Mme Wilson en voiture.



M. Hughes.

M. Wilson.



M. Hughes (-) avec M. Taft.



Les "Amazones" de M. Hughes.

C'est dans un mois que les élections auront lieu. La campagne se poursuit ardente avec des moyens d'un pittoresque inconnu dans notre vieille Europe timorée et qui, dans son amour excessif du tact et de la mesure, n'admet plus ni les coups de force, ni le romantisme. Voit-on M. Poincaré faisant campagne comme ici le président Hughes avec, pour escorte d'honneur, un bataillon d'amazones? Quoi qu'il en soit, que Hughes l'emporte sur Wilson ou Wilson sur Hughes, il est un fait indéniable, c'est que tous deux répudient le patronage des progermain qui essaient de les compromettre.



CHOSSES DE MACÉDOINE. LES DEUX INFIRMIÈRES SUR LE MULET

Les moyens de transport entre Salonique et notre front des Balkans sont pour ainsi dire inexistant, si l'on excepte les communications établies par les Alliés, exclusivement réservées aux exigences militaires. Aussi nos infirmières sont-elles souvent dans l'obligation de franchir les montagnes de la Macédoine

en des équipages imprévus. On jugera des harnachements bizarres des mules grecques par ce document qui représente, assises de chaque côté de l'encolure de la bête, sur un cacolet qui ne manque pas de confort, une infirmière française et une nurse anglaise, en route pour Florina.

VIEILLES FILLES

MADemoiselle Elise Ruchonnet avait cinquante ans. C'était une vieille fille de province, aux lèvres chlorotiques, aux coudes pointus, qui passait une grande partie de sa vie à l'église. Son amie M^{lle} Rose de Saint-Sabin, plus jeune qu'elle de quelques années, était encore fraîche, vive et gaie; elle « pratiquait » aussi, mais sans grande dévotion. Elle était fille d'un colonel sans fortune, et les seuls époux qui s'étaient déclarés étaient indignes d'elle. La noblesse de son nom et de son maintien en imposaient à la roturière M^{lle} Ruchonnet. Elles s'aimaient de l'affection sincère des femmes qui n'ont jamais connu de rivalité d'amour; elles habitaient porte à porte, et élevaient en commun des poulets, des lapins et des chats.

Parfois la sœur de Rose venait pour le soir, d'un pays voisin. Celle-là avait préféré à la solitude un mariage médiocre; elle avait épousé un M. Monerville, fermier aux environs, et était devenue peu à peu une paysanne à l'esprit lent; mais elle était restée profondément bonne comme sa sœur, et indulgente à autrui.

Un jour Elise, rentrant bouleversée de l'église, dit à Rose :

— Le receveur de l'enregistrement vient de mourir subitement; on l'enterre après-demain. Viendrez-vous à son service funèbre?

Elise n'avait jamais osé tutoyer son amie. Rose répondit :

— Certainement; j'irai si tu y vas.

Mais elle eut la grippe; Elise la soigna, et elles n'y allèrent ni l'une ni l'autre. Au bout de huit jours, comme Rose, seule dans sa chambre, s'habillait pour sortir enfin, sa petite bonne surgit, et dit :

— Mademoiselle, c'est M. le receveur de l'enregistrement qui voudrait « vous causer ».

Rose, stupéfaite, effrayée, répondit :

— Comment... mais... il est mort!

La petite bonne se mit à rire bêtement :

— Pas c'ui-là, c'est le nouveau.

La vieille fille se rassura.

— Faites attendre au salon, j'y vais.

Elle termina rapidement sa toilette, et descendit. Le nouveau receveur s'inclina, puis se nomma :

— François du Maillan.

C'était un bel homme fatigué, un peu chauve, à la barbe grise, mais encore très présentable, et sachant se présenter. Rose connaissait bien la famille du Maillan, jadis amie, et même alliée des Saint-Sabin. Et ils se sentirent tout de suite rapprochés par la mystérieuse affinité de la noblesse, cette franc-maçonnerie du Grand Siècle. Elise survenant à ce moment, Rose fit les présentations.

— M. du Maillan; mon amie M^{lle} Ruchonnet.

Le receveur s'inclina de nouveau, mais moins bas que la première fois, et sans plus s'occuper d'Elise, on parla blason et généalogie. Elise, le buste droit, les pieds correctement posés sur l'un des petits ronds de tapisserie qui étaient les îlots de ce salon provincial au parquet luisant comme un lac, écoutait, intimidée comme si c'était elle qui fût en visite pour la première fois.

Du Maillan parti, Rose, enchantée, dit à son amie :

— Comment le trouves-tu? Il est bien, n'est-ce pas?

Elise fit « oui », vaguement, en fille sage qui n'a point été habituée à regarder les hommes.

Il revint la semaine suivante. On lui offrit le thé, et il se déganta. Rose vit qu'il portait une alliance. Il surprit son regard, et dit d'une voix sourde :

— Je suis veuf depuis six mois.

Il parla de sa femme en termes émus. Les deux vieilles filles avaient cru devoir prendre une physionomie compatissante; mais deux minutes après, il plaisantait et riait. Rose rit aussi. Elise sourit seulement, du Maillan ne

s'adressant pas directement à elle quand il parlait. On le revit deux jours après. Et dès lors il reparut très souvent, à intervalles presque réguliers. Un jour il apporta des lilas. Un autre jour il proposa une promenade au bord de la Loire. Rose accepta, et ils partirent tous les trois. Mais bientôt Elise, sournoisement distancée, resta en arrière.

On était au printemps. L'eau glissait, calme et preste, comme poussée par une force éternelle vers l'Océan, ce formidable tonneau des Danaïdes. Dans le ciel, des oiseaux se poursuivaient avec des cris, sollicités, eux aussi, par une indéfectible loi; et les fleurs, les plantes, s'élançaient au bon soleil après l'annuel renouveau. Elise marchait doucement, en proie à un trouble agréable qui la choquait comme l'accomplissement librement consenti d'un péché; et pour la première fois de sa vie, elle arrêta sa pensée sur un autre amour que le divin.

Le couple revint vers elle, grave, mystérieux. Du Maillan lustrait pensivement sa barbe, et Rose avait les yeux brillants.

On entra.

Le lendemain, le facteur dit à Elise, en lui apportant, comme chaque jour, *la Croix* :

— A la bonne heure, vous êtes amies avec notre nouveau receveur, vous et M^{lle} Rose! Il prit un temps, puis ajouta en riant :

— M^{lle} Rose surtout.

La vieille fille alla aussitôt trouver sa voisine, et lui dit sèchement :

— On bavarde dans le pays sur votre compte et sur celui de M. du Maillan. Si vous continuez à recevoir ce monsieur aussi souvent, et à sortir avec lui, attendez-vous à un esclandre.

Son amie, toute rouge, mais sans embarras, répondit :

— Et s'il veut m'épouser?

Elise balbutia, éperdue :

— Il veut vous... vous épouser?

— Mais oui; cela s'est décidé hier.

— Pendant la promenade, sans doute? fit Elise, aigrement.

— En effet. Cependant, comme il est veuf depuis peu, et comme nous devons patienter pendant le délai convenable, je le prierai de vouloir bien, en attendant, espacer ses visites. Je te remercie de m'avoir avertie.

Elise s'en alla sans mot dire, et bouda sa vieille amie. Mais, le troisième jour, Rose souriante apparut, et dit :

— Il ne viendra pas d'ici quelque temps, mais il m'écrira. Il a des mots exquis, si tu savais!

Et elle montra une belle enveloppe mauve, dont le dos portait, sur un cachet gris-perle, le monogramme de M. du Maillan. Puis elle demanda : « Veux-tu que je te lise sa lettre? » avec un accent si implorant qu'Elise consentit. Alors Rose, triomphante, commença : « Ma bien chère amie... »

La lettre était joliment tournée, en effet, fleurie de galanteries correctes et d'images poétiques. Après la lecture, elles restèrent silencieuses quelques minutes, trop émus pour parler. Le lendemain vint une deuxième lettre, que Rose lut tout haut comme la première; et dès lors, l'habitude fut prise de savourer en commun la prose de M. le receveur de l'enregistrement.

La quotidienne lettre mauve fut bientôt célèbre dans le pays. Le facteur, en la remettant à la petite bonne, prenait des airs de digne espagnole transmettant sous le manteau de doux messages. Quand il était un peu en retard, un rideau s'inquiétait à la fenêtre de Rose. Au jour de l'an, il fut content de ses étrennes.

Un matin de février, la lettre ne vint pas. La journée passa longue et morne. Le lendemain, rien encore. Rose pleura.

— Sûrement, il est malade! dit-elle.

Mais l'après-midi, on l'aperçut sur le cours, et il salua de loin.

— Demain, affirma Rose, j'aurai ma lettre.

Le facteur n'apporta qu'un prospectus.

Rose s'enferma dans sa chambre. La blanchisseuse dit à Elise :

— Alors, quoi, il n'y a plus d'amour?

Rose, à qui la petite bonne répéta charitablement le propos, reparut, avec un chapeau et son parapluie.

— J'ai affaire à Nantes; je ne serai de retour que dans la soirée.

Vers minuit, Elise, qui ne pouvait dormir, l'entendit qui rentrait chez elle.

— J'aurai la clé du mystère, pensa la vieille fille.

Mais son amie ne lui parla de rien.

— La lettre!! clama le lendemain la petite bonne, avec un cri de victoire, en apportant une lettre mauve, avec un cachet gris-perle, et les initiales F. M. entrelacées. Elise blêmit, puis s'empourpra. Rose, plus calme, se contenta de sourire.

— Je savais bien! dit-elle. Mais elle ne décacheta pas l'enveloppe devant Elise.

Et les lettres affluèrent régulièrement comme par le passé. Seulement, Elise n'en eut plus connaissance. Elle s'estima frustrée, et apprécia pour elle-même sans indulgence le suspect voyage à Nantes.

— Je parie qu'ils se sont retrouvés là-bas! pensait-elle. Voilà pourquoi elle n'ose plus me montrer les lettres. C'est du joli. Mon Dieu, éclairez-la, pardonnez ses erreurs et ses fautes.

Et elle suivait le chemin de croix à l'intention d'attirer sur la pécheresse la clémence du Tout-Puissant.

Un dimanche matin, Rose, qui s'enrhumait facilement depuis quelque temps, dut rester à la maison, sur l'ordre du médecin. Heureusement, sa sœur, M^{me} Monerville, vint lui faire visite, au moment où Elise partait pour la messe.

— Et ton beau fiancé, demanda la fermière, t'écrit-il toujours?

— Oui, fit Rose, brusquement.

— Vient-il te voir?

— Non.

Rose semblait triste. La fermière parla des labours, des semailles, du bétail, du prix de la crème et des œufs. Les cloches sonnèrent, Elise revint. Elle était livide, et s'appuyait contre le mur.

— Comme tu as mauvaise mine! s'écria Rose, effrayée.

— Elle a sans doute pris froid! dit sa sœur. L'église est si traître. Veux-tu parier qu'elle va être malade, elle aussi?

Elise se laissa tomber sur un siège, et balbutia :

— M. le curé vient d'annoncer en chaire qu'il y a promesse de mariage entre M^{me} veuve Ratut et... et M. François du Maillan.

Rose, sans un cri, glissa de sa chaise sur le parquet. On la dégrafa. Elle revint à elle, et se mit à sangloter.

— C'est impossible! disait M^{me} Monerville. Il y a erreur.

— Justement, on apportait la lettre mauve.

— Tu vois! continua-t-elle. Veux-tu que j'ouvre?

Sans attendre la réponse, elle déchira l'enveloppe. Il n'y avait rien dedans. Rose sanglota plus fort. Quand elle put parler, elle attira sa sœur et son amie, et expliqua, en hoquetant :

— Je l'aimais tant... j'aimais tant ses lettres! Et puis, tout d'un coup... plus rien! On jasait déjà dans le pays... Alors... alors je suis allée à Nantes, acheter des enveloppes pareilles aux siennes... et de la cire... et un cachet... et je me suis... je me suis envoyé des lettres... en imitant son écriture... J'espérais encore qu'il me reviendrait... je me disais : « Quand nous serons mariés, je lui raconterai, et il rira. » Voilà qu'il en épouse une autre... Oh! je voudrais mourir!

Elise n'avait plus du tout de rancune. Elle embrassa Rose. M^{me} Monerville en fit autant. Et elles pleurèrent toutes les trois jusqu'au déjeuner.

MARCEL HERVIEU.



LE CHARME DES ATTITUDES

Un de nos confrères contait récemment qu'un de nos régiments, dont la conduite à Verdun et sur la Somme fut citée en exemple, venait d'ouvrir un referendum sur le classement des étoiles de la danse. Quoique surprenante, cette nouvelle n'est

pas invraisemblable, car ceux qui font la guerre aiment à se divertir et, en dehors de l'action, à n'en point parler. C'est à ce valeureux régiment que nous dédions ce joli cliché pris dernièrement dans une fête de charité de la colonie américaine.

LA GUERRE ET LA MODE : BERETS PAR-CI... BERETS PAR-LÀ...



On a beaucoup blâmé les femmes d'aller chercher dans les tenues de nos soldats des idées de mode... Certes, il y faut de la mesure, car la moindre exagération paraît choquante, — mais n'est-il pas naturel que la guerre inspire la mode, et que les femmes et les sœurs de ceux qui se

battent portent, sur elles, ce qui n'est en somme qu'un souvenir permanent de l'être aimé? Les bérêts de nos alpins, si crânes, si français, furent surtout copiés. S'il est des façons de les porter ridicules, nos lecteurs et lectrices en jugeront par cette page, n'en est-il pas d'autres en tous points charmantes?



La communion des petits Alsaciens près du front.

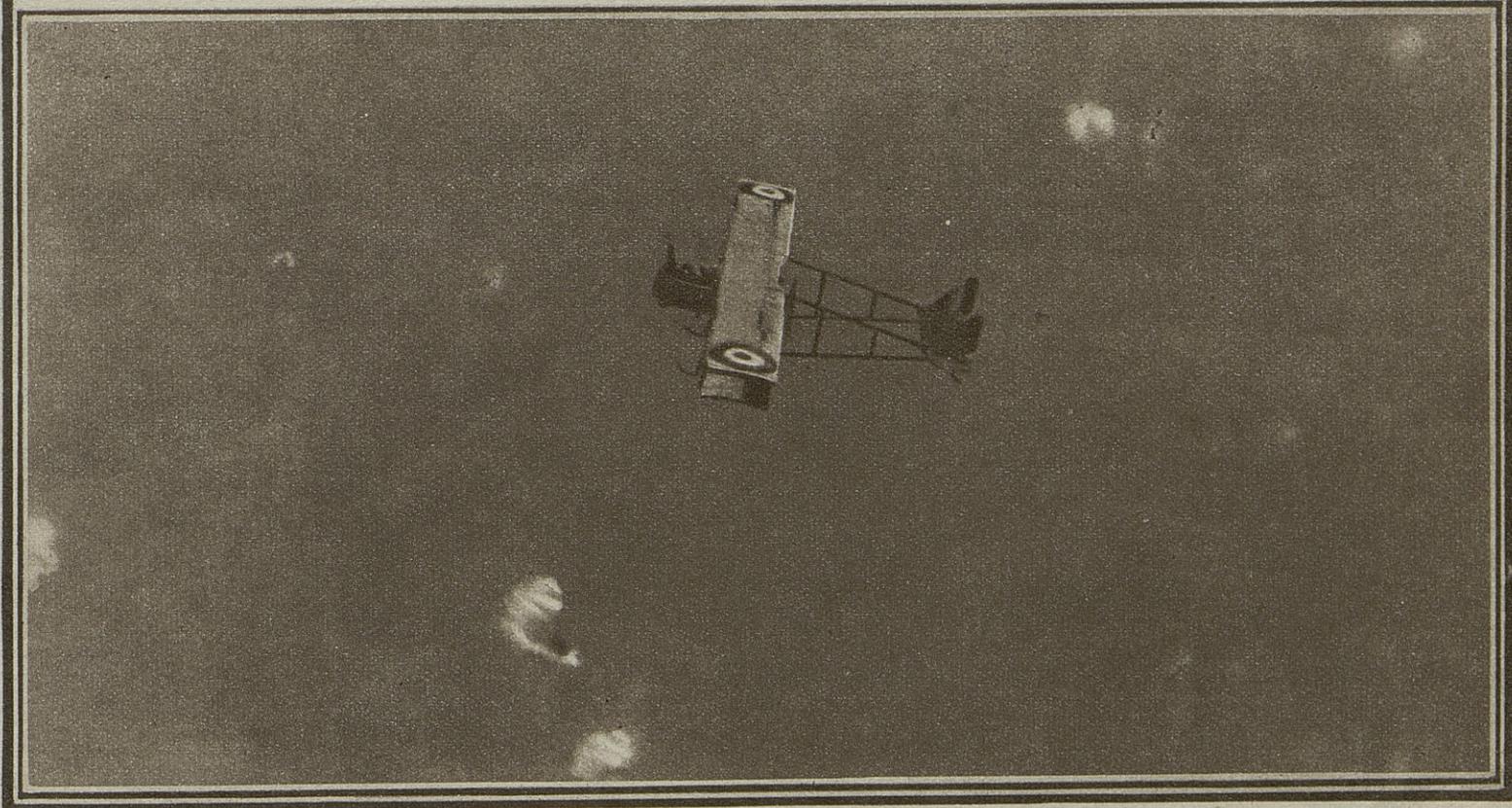
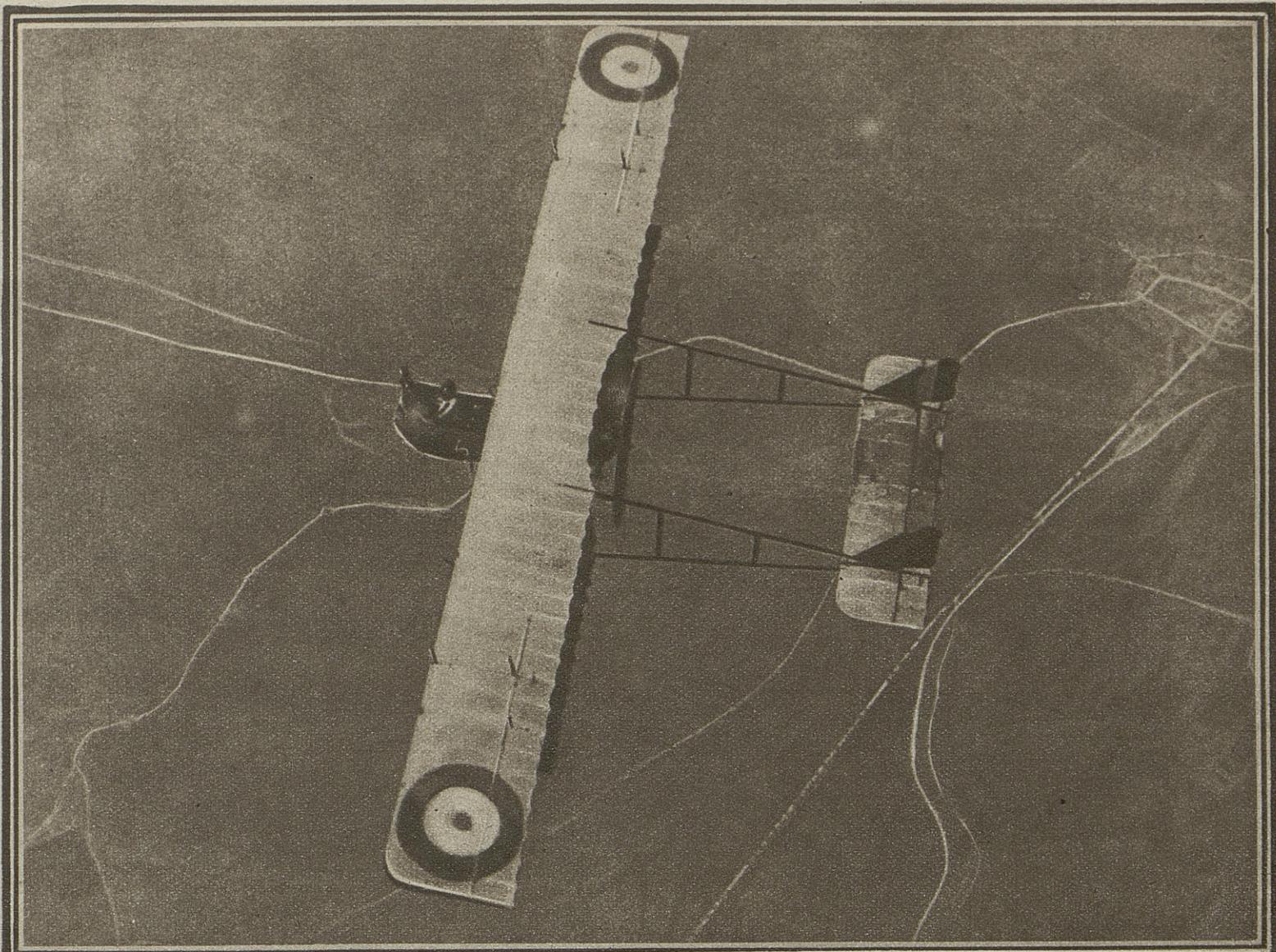


La fille du roi des Belges : sortant de la chapelle.

COMMUNIONS DE GUERRE

La fille des glorieux souverains belges vient de faire sa première communion... La voici, après la cérémonie, à la porte de la chapelle, auprès du roi son père et du prêtre qui, l'instant d'avant, lui offrait l'hostie... A la même heure, dans un village d'Alsace, d'autres enfants (d'humbles paysans ceux-là) recevaient

le même sacrement, puis venaient prier sur les tombes des soldats français. Les pensées de l'enfant royale et des petits Alsaciens n'étaient-elles point identiques en cet instant solennel, où le vœu fervent de tous devait être la libération des sols sacrés, pareillement envahis, de la Belgique et de l'Alsace ?



BIPLANS EN CROISIÈRE A 3000 MÈTRES

Les deux biplans vus ici en croisière sur les lignes allemandes de la Somme volent à 3000 mètres, où les aviateurs sont hors de l'atteinte des canons ainsi que le montrent les schrapnells qui éclatent à quelque distance des appareils. Le document a

été pris d'un aéroplane survolant les deux biplans. Dans ce cas l'observateur et l'appareil photographique étaient presque directement au-dessus du plan photographié et pouvaient voir, à faible distance, la partie principale de l'appareil et le pilote.



A L'ARRIERE DE LA LIGNE DE FEU

La vie derrière le front est intense. C'est tout un peuple de soldats, de milliers et de milliers de chevaux, de centaines de canons qui grouillent et se mêlent, s'entrechoquent, tandis que la longue

file des convois sur quatre ou cinq rangs roule comme de gigantesques serpents aux anneaux interminables et monstrueux. Voici près de la Somme, en haut, des artilleurs qui, leurs caissons pleins,

vont courir à la bataille, alimenter nos terribles canons de 75 au claquement sec dont les tirs de barrage sont infranchissables. Au-dessous, sur un terrain récemment conquis, près de Verdun, les

grosses pièces font bonne garde. Leur grondement ne laisse plus aucun espoir à l'ennemi de reprendre un terrain chèrement disputé : bien au contraire, leur action offensive rend notre avance irrésistible.

LE TUNNEL SOUS LA MANCHE

Le maréchal de Moltke avait dit : « Il faut s'opposer au tunnel sous la Manche, parce qu'il ne pourrait pas servir à attaquer l'Angleterre, et qu'en cas de conflit avec l'Allemagne, il serait funeste à celle-ci. » D'autre part, l'année qui précéda la guerre, Conan Doyle écrivait : « Les Allemands ont fait le canal de Kiel en prévision de la guerre, notre réponse doit être : le tunnel sous la Manche, qui nous attachera davantage à notre alliée. » La guerre, hélas ! est arrivée avant le tunnel, et notre maîtrise des mers ne peut faire que les torpilles boches n'envoient par le fond, de temps à autre, une partie de ce qui eût passé librement, dans chaque sens, par les « tubes ».

Il est superflu d'indiquer les immenses services qu'aurait rendus à l'Entente ce double tunnel, pour le transport des troupes, leur ravitaillement et l'évacuation des blessés (On a calculé que le trafic quotidien en serait de plus de 100 000 tonnes !). Mais il apparaîtrait comme peu délicat de s'appesantir sur de stériles regrets, car ce n'est point, on le sait, de ce côté-ci du « channel » que vinrent jamais les objections ! Il faut bien le dire : les seuls opposants d'avant-guerre étaient des insulaires, adeptes de la théorie du « splendide isolement ». Leurs arguments étaient surtout d'ordre matériel :

« La mer, ceinture parfaite, disaient-ils, met l'Angleterre à l'abri d'une invasion territoriale. »

Mais les sous-marins et les zeppelins sont bien autrement redoutables ; les trains du tunnel ne pouvant être qu'à traction électrique, et l'usine génératrice projetée devant se trouver en Angleterre, quoi de plus simple, à la première alerte, que de couper le courant ?

« Les armateurs anglais auraient trop à souffrir de la concurrence. »

Or, les matières pondérables n'emprunteraient jamais la voie ferrée, pour la raison que le prix de revient de ce mode de transport serait beaucoup trop élevé ; l'intense exportation de la houille anglaise, par exemple, suffirait à assurer aux cargos un fret considérable.

Le tunnel sous-marin n'est pas l'unique solution qui ait été envisagée pour permettre aux trains de traverser la Manche. On a préconisé aussi la construction d'un immense pont, et même l'emploi de « ferry-boats », ces gigantesques vapeurs plats qui circulent couramment sur les lacs de l'Amérique du Nord, transportant à la fois jusqu'à quatre trains complets sur rails, avec locomotives et chargements ! Mais ces suggestions ont été abandonnées ; les préférences des techniciens vont toujours au tunnel.

Quoi qu'il en soit, dans l'état actuel des choses, voyageurs et bagages sont soumis, sur le parcours Paris-Londres, à de fastidieux transbordements. Le train, le bateau, puis, de nouveau, le train, constituent les trois rudes étapes d'un voyage insignifiant à vol d'oiseau.

On somnolait, depuis Paris, dans un compartiment moelleux et tiède : le train s'arrête ; c'est Calais ou Boulogne. On doit descendre. Dehors règne cette étrange fraîcheur salée particulière aux ports de mer ; souvent la pluie tombe. On rassemble tant bien que mal ses colis. Ils sont lourds. Mais voici le bateau. On se presse, on s'écrase dans les passerelles. La traversée, dans un

odieux pêle-mêle de gens, de caisses, de chevaux et d'automobiles. Il fait froid et triste. Le petit matin blême se traîne lamentablement sur la mer. Houle, fumée, embruns, mal de cœur... Arrivée en vue du sol anglais : l'interminable accostage, l'attente derrière-la corde, puis le débarquement ; nouveaux transferts, visite de la douane anglaise. Il faut reprendre ses colis, prendre son tour, piétiner, patienter encore pour la cérémonie de la « fouille ». Encore un train. On arrive à Londres, enfin, dans un état d'énerverment facile à comprendre.

Quand le tunnel sera percé, on choisira à la gare du Nord un bon coin, et l'on arrivera frais et dispos à Charing Cross, en ayant gagné deux heures sur l'horaire actuel.

Le tunnel sous la Manche sera le plus long du monde. Voilà, n'est-il pas vrai, un argument de plus en sa faveur, surtout aux yeux de nos amis anglais, sportsmen convaincus, passionnés de record. Il mesurera 48 kilomètres de long, surpassant de 27 kilomètres celui du Simplon, inauguré voici dix ans, et de 36 kilomètres celui du Mont-Cenis, qui fut le premier tunnel transalpin. Mais il y a plus encore. Grâce à lui, on pourra aller d'Angleterre en Amérique à pied sec ! Ce n'est pas une plaisanterie, le simple examen de la mappemonde en fait foi : il ne restera pour cela qu'à percer un tunnel complémentaire sous le détroit de Behring. Quel débouché pour les échanges de l'Ancien au Nouveau-Monde ! Et quelle sécurité pour tant de gens que, seule, l'appréhension de la nausée retenait sur le « plancher des vaches » !

Sait-on à quel hardi précurseur revient l'honneur d'avoir conçu ce tunnel ? C'est à l'ingénieur français Mathieu, lequel présenta, voici plus d'un siècle, au Premier Consul, un projet intrépide, destiné à rien moins qu'à assurer le passage des pataches entre le continent et l'île ! Et sait-on encore que, plus tard — grâce aux sondages et aux plans de M. Thomé de Gamond, — un puits fut creusé, et le tunnel commencé, « amorcé » des deux côtés ? Il existe déjà, en effet, un début de galerie, de 1 839 mètres de longueur, sur le littoral français, à Sangatte, et de 1 600 mètres du côté anglais, à Douvres. En 1874 et 1875, deux sociétés : la *Société française du tunnel sous-marin* et la *Submarine Railway Company*, se constituèrent pour le percement et l'exploitation de ce nouveau moyen de communication, et, un beau jour de 1882, de nombreuses personnalités, conviées par la Société, descendirent, par la mine, au fin fond de la galerie de Douvres, et l'inaugurèrent solennellement ! L'année suivante, les travaux de forage furent malheureusement suspendus ; mais non pas en raison des difficultés techniques (elles sont pour ainsi dire inexistantes), ou financières (le tunnel coûtera à peine le demi-milliard, soit les dépenses de deux jours de guerre : « une paille », si l'on considère les résultats). L'opposition politique, consécutive aux événements d'Égypte, fut seule responsable de cet injuste abandon.

La *Société du tunnel sous-marin* est toujours concessionnaire de l'entreprise, et, bien entendu, mieux que jamais disposée à la mener à bien, avec la collaboration de la *Submarine* et l'autorisation de leurs

gouvernements respectifs. D'ailleurs, peu d'années avant la guerre, l'idée avait fait du chemin : l'Exposition franco-britannique de 1908, puis l'Entente cordiale, tendirent à concrétiser, par ce moyen pratique, le nouveau lien sentimental.

Déjà, sous la présidence de M. Arthur Fell, un groupe de 200 parlementaires anglais, représentant toutes les nuances politiques et se sentant encouragé par l'opinion publique, défend ardemment auprès de M. Asquith la cause du « tube » ; et l'on ne voit pas pourquoi, le projet adopté, les travaux ne seraient pas entrepris dès le rétablissement de la paix, peut-être même avant.

Dans ses rapports, qui font autorité en la matière, M. Albert Sartiaux, ingénieur en chef de la Compagnie du Nord, a démontré la possibilité technique de ce grandiose « ouvrage d'art ». La géologie du Pas-de-Calais est des plus rassurantes ; on ne saurait souhaiter sol mieux approprié à l'établissement d'un souterrain. Une couche de craie grise, reconnue par plus de 7 000 sondages, et d'une épaisseur moyenne de 60 mètres, se prête idéalement à la circonstance. Cette craie est tout à la fois assez friable pour se laisser travailler aisément, assez solide pour résister aux éboulements, et imperméable à l'eau.

On calcule que les deux tunnels parallèles (une voûte unique aurait à supporter une pression trop considérable), et l'indispensable galerie d'essai, représenteront environ 2 600 000 mètres cubes de décombres. Deux équipés de 600 ouvriers, aidés d'énormes perforatrices électriques en forme de tarières rotatives, travailleront nuit et jour au creusement, qui ne sera pas achevé en moins de cinq ans.

Tout dernièrement encore la Société d'économie politique, puis le groupe parlementaire de M. Arthur Fell, ont envisagé quasi officiellement, l'un à Paris, l'autre à Londres, l'imminence de la réalisation de ce grandiose projet — car, il faut qu'on le sache, les plus importantes des résolutions adoptées à la Conférence économique des Alliés, sans le passage sous-marin resteraient lettre morte...

Contre-Amiral J...

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 11 au 17 Octobre.

MERCREDI 11 OCTOBRE. — Sur le Carso, les Italiens font 6 000 prisonniers.

— A Londres, les Communes votent 7 milliards et demi de crédit.

JEUDI 12. — La Grèce cède aux exigences de l'Entente : la flotte est remise aux Alliés.

— Les Anglais arrivent aux portes de Sirés.

VENDREDI 13. — 40 avions anglais bombardent les usines Mauser à Oberndorf.

— Le roi Ferdinand prend le commandement de l'armée roumaine.

SAMEDI 14. — Progrès français au nord et au sud de la Somme : nous prenons Genermont et la sucrerie : 800 prisonniers.

— Les Anglais font 200 prisonniers à la redoute Schwaben.

DIMANCHE 15. — Mort de M. Filipesco.

— Nouvele avance anglaise au nord-est de Guedecourt.

LUNDI 16. — Les Français pénètrent dans Sully-Sullisel.

— Les Roumains repoussent toutes les attaques.

MARDI 17. — Arrestation à Granville du financier Rochette.

— 200 marins français débarquent à Athènes pour assurer l'ordre public.

J'ai vu... publiera incessamment CASSINOU VA-T-EN GUERRE

roman inédit par Charles DERENNES



UNE NOUVELLE INVENTION BOCHE : LE GAZ INVISIBLE ET INODORE

Les chimistes diaboliques qui, à l'arrière du front allemand, mettent la science au service de la mort, ont imaginé depuis peu un nouveau gaz asphyxiant, invisible et inodore! Aussi, dans certains secteurs du front particulièrement exposés, où

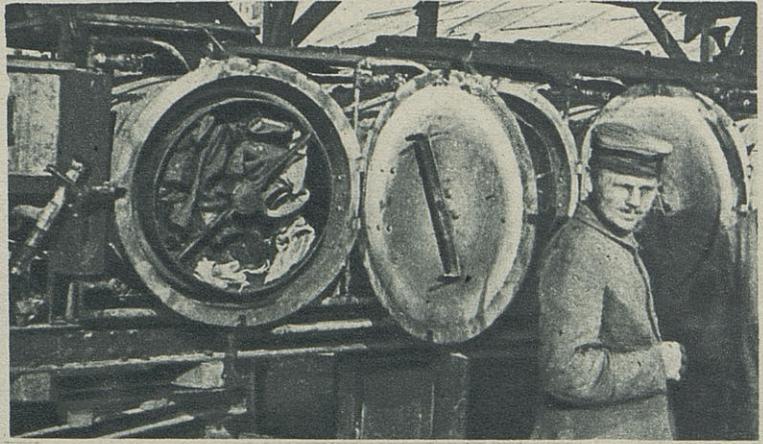
l'ennemi distille couramment ce subtil et nouveau poison, l'usage constant du masque est de rigueur. On voit ici des guetteurs qui, quoiqu'il n'y ait nulle attaque en perspective, ne veillent qu'affublés de leurs étranges groins protecteurs.

Dans le cabinet de toilette.



Fai vu.

Une étuve de désinfection.



L'examen des chaussures.



Nettoyés, ils se rhabillent.

ON DÉSINFECTE LES BOCHES : LES QUATRE TEMPS DE L'OPÉRATION

Si sur la Somme les Boches se rendent sans armes, ils n'en apportent pas moins un bagage assez encombrant : une vermine tenace dont il convient de les débarrasser au plus

tôt, pour qu'elle ne contamine pas nos soldats. Aussi les passe-t-on à l'étuve, eux et leurs vêtements. Cette opération effectuée, les « kamarades » sont dirigés vers les camps de l'intérieur.

Le qu'il faut lire pendant la Guerre

Dès qu'un journal ou une affiche annoncent une conférence de l'abbé Wetterlé, on est sûr qu'une foule enthousiaste accourt et que la salle où parlera le représentant le plus connu et le plus aimé de l'Alsace sera remplie bien avant l'heure indiquée.

Mais l'abbé Wetterlé n'est pas seulement le brillant conférencier que l'on sait. C'est un écrivain remarquable et chacun de ses livres rencontre une légitime popularité. Les Allemands, qui ont eu à affronter sa verve et sa riposte, ne se consolent pas de l'avoir laissé échapper, — ils auraient tant voulu le faire fusiller.

LES ŒUVRES DE L'ABBE WETTERLE Ancien député au Reichstag

Le Professeur Kurt-Oscar Müller, par l'abbé Wetterlé, ancien député au Reichstag et à la Chambre d'Alsace-Lorraine.

Un livre de Wetterlé présenté, sous une couverture dessinée par Hansi, par une préface de Paul Deschanel, quel triple régal pour les amateurs de pur esprit français.

Dans la préface de M. Paul Deschanel, de l'Académie française, nous lisons ces lignes : « Les lettres de ce soi-disant professeur de Thuringe, Kurt-Oscar Müller, qui forment la première partie du volume, sont de petits chefs-d'œuvre d'adresse, de malice et d'esprit. L'Allemand, dit-il, a une horreur profonde de l'ironie : elles ne sont point faites pour lui en donner le goût ! »

« Dans la seconde partie du volume, le visage de l'abbé Wetterlé perce toujours davantage sous le masque du professeur thuringien. Il nous montre Berlin pendant les premiers mois de la guerre, l'enthousiasme, l'ivresse, les illusions, la course effrénée au plaisir : la guerre y a déchainé toutes les passions et tous les vices. Puis il compare la vie de Berlin à celle de Paris. Il oppose les deux races, impénétrables, inintelligibles l'une à l'autre. Il prend l'âme allemande sur le vif ; il l'a pénétrée à fond.

Par ce livre à la fois spirituel et poignant, le vaillant champion de la France en Alsace se crée un nouveau titre à notre gratitude. »

— *Têtes de Boches*, par l'abbé Wetterlé.

Dans ce nouveau volume l'auteur a réuni les articles qu'il a publiés au cours des derniers mois. *Têtes de Boches* sont des silhouettes d'hommes d'État et de parlementaires allemands qui intéresseront d'autant plus le lecteur que M. Wetterlé a personnellement connu et fréquenté pendant de longues années ceux qu'il portraiture en quelques traits rapides et précis. Les autres chapitres de l'ouvrage : *Responsabilités et Châtiments*, *En Alsace-Lorraine* et *Fantaisies*, présentent également le plus haut intérêt, puisque l'auteur, dont la compétence est indéniable, nous fait part de la longue expérience qu'il a des choses allemandes.

(Un vol. in-18, 3 fr. 50. — L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)

— M. l'abbé Wetterlé nous offre encore ce volume : *L'Allemagne qu'on voyait et celle qu'on ne voyait pas*. On y retrouvera des renseignements précieux que seul un homme qui vécut seize ans à Berlin, dans les milieux parlementaires, pouvait recueillir. Bien que l'ouvrage soit bourré de statistiques, la lecture en est agréable, l'auteur s'étant appliqué à esquisser les tableaux les plus pittoresques de la vie berlinoise. En parcourant ces pages attrayantes on s'instruit en s'amusant. On apprendra surtout à pénétrer cette mentalité allemande qui, pour la plupart des Français, reste un mystère.

— La deuxième série des *Propos de guerre*, de M. l'abbé Wetterlé, a obtenu le même succès que la première. Nous recommandons particulièrement la lecture des « silhouettes » très réussies d'hommes politiques, dont le nom a souvent été prononcé depuis le commencement de la guerre, et que l'auteur, qui a connu et longtemps fréquenté ses modèles, a su nous présenter en des pages très vivantes.

En lisant les ouvrages de M. l'abbé Wetterlé on a l'impression très nette que l'écrivain ne parle que de choses vues et finement observées et que, tout en ne témoignant aucune sympathie

aux Allemands, il sait néanmoins garder une grande sérénité de jugement vis-à-vis des hommes qui, pourtant, ont tant fait souffrir les annexés.

(Un vol. in-18, 3 fr. 50. L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)

UN LIVRE INDISPENSABLE QUI N'EXISTAIT PAS

PETIT DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses

Ce dictionnaire est « orthographique », mais contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord ; tous les mots, même les plus nouveaux, se rapportant aux sciences et aux sports, y sont également classés. En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

Les dictionnaires les plus petits sont encore trop volumineux, bien qu'incomplets, parce qu'ils contiennent une quantité de détails inutiles quand on les consulte uniquement pour mettre l'orthographe.

Le *Petit Dictionnaire orthographique de poche* s'adresse à tous et surtout aux personnes qui ne peuvent avoir avec elles un livre trop encombrant. Il est indispensable à toutes les personnes cultivées ayant souci d'écrire et de parler de la façon la plus correcte ; à tous ceux qui, en voyage, à la campagne, en villégiature, veulent avoir un aide-mémoire à portée de la main ; à tous ceux qui se déplacent pour leurs affaires et ne peuvent se permettre une déviation d'orthographe ; aux étudiants, élèves des lycées, pensions et écoles, qui pourront enfin avoir toujours sur eux un dictionnaire orthographique.

Un petit volume (85 x 135 millimètres), 240 pages, poids 95 gr. : 1 fr. 50 (par la poste : 1 fr. 60). L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

(A suivre.)

LE LECTEUR LE LECTEUR.

J'ai vu...
EN MARGE DE LA GUERRE



L'ex-reine de Madagascar, Ranavalô, visite les blessés de l'hôpital complémentaire du Val-de-Grâce, rue Montmorency.



Le général Berthelot, chef de la mission française en Roumanie.



Le docteur André Couvreur guide M^{me} Poincaré et M. J. Godart à l'inauguration de l'hôpital Edith Cavell.



Le député aviateur Maurice Bernard, mort au champ d'honneur.



M. Filipesco, le grand patriote roumain qui vient de mourir.



Le m^{ai} French (1) et le g^{ai} Gouraud (2) sur le front de Champagne.



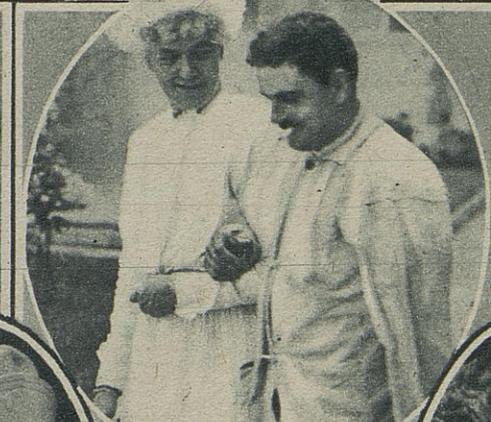
M. Trépont, préfet du Nord, commandeur de la Légion d'honneur.



Le député aviateur Paul Laffont, blessé en service commandé.



L'« as » américain Lufbery et son compatriote Prince (en médaillon) mort au champ d'honneur.



M^{me} K. Vanderbilt, infirmière à l'hôpital américain de Neuilly.



Toby, chien sanitaire qui a sauvé de nombreux blessés.



Vasquez Diaz (+), le peintre espagnol dans son exposition à Saint-Sébastien.



A Salonique, le clergé grec reçoit M. Venizelos. En médaillon (à droite) : le roi Iou Othon de Bavière qui vient de mourir.



Mgr Lobbedey, évêque d'Arras, qui vient de recevoir la croix de la Légion d'honneur.

J'ai vu.



DANS LA SOMME : LE CHARGEMENT DES CAISSONS SOUS LE FEU

Tout près, le canon tonne et quelques obus viennent de tomber au beau milieu des caissons qui s'approvisionnent pour repartir bride abattue sur la ligne de feu. Mais les hommes restent impassibles, indifférents à tout ce qui n'est pas leur travail. Méthodique-

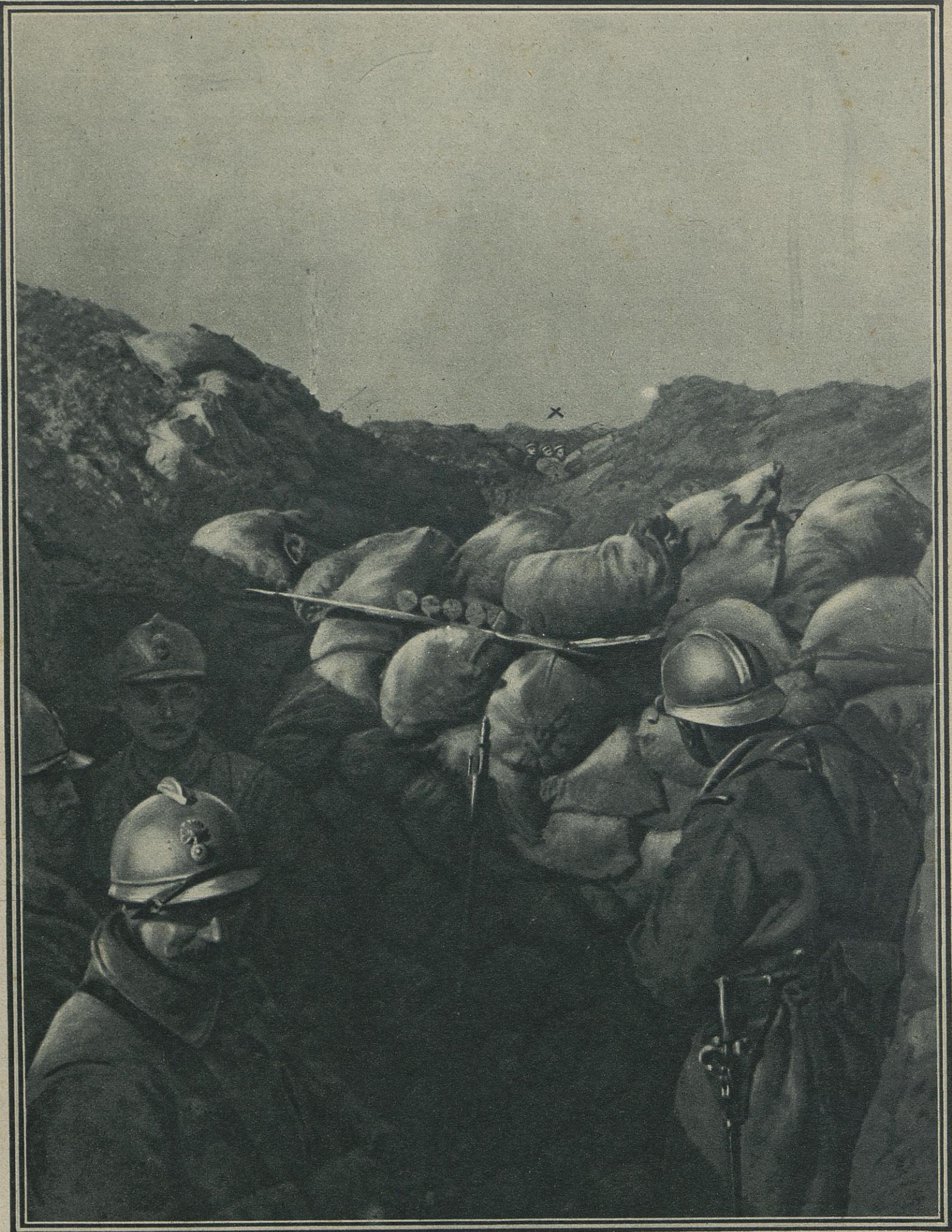
ment, avec la précision d'un mouvement d'horlogerie, ils emplissent les caissons. Deux ans de guerre, l'habitude permanente des charges, ont maîtrisé les nerfs. Sous le feu, comme s'ils étaient dans un atelier paisible, ils manipulent avec sérénité les engins de mort.



LES MAROCAINS BAINENT DANS LA SOMME LEURS CHEVAUX BLANCS D'ÉCUME

En quel Orient lointain et mystérieux pourrait-on situer cette scène d'abreuvoir? En Perse, en Palestine, ou bien en quelque oasis de l'extrême-sud algérien? Ce n'est pourtant qu'une vision pittoresque de cette terrible guerre qui mélange les peuples et les races, les frontières et l'espace : un tal'eu que Fromentin aurait pu peindre sur... les bords de

la Somme, au rythme de la canonnade toute proche. Là-bas la chasse au faucon était un jeu brillant à travers les grands espaces... ici, pour ces Marocains fatalistes, la guerre, c'est encore un jeu, mais plus passionnant encore puisqu'il a, pour première mise, la vie elle-même, dont il faut à tout instant faire le rude, le terrible sacrifice.



FACE A FACE DANS LA MÊME TRANCHÉE

Les communiqués ont dit que sur certains points du front de la Somme les tranchées ennemies avaient dû être conquises à la grenade et que par endroits le même élément était occupé par les deux adversaires qui s'y battaient derrière des sacs de sable hâtivement jetés pour former barrière. Voici, près de

Bouchavesnes, une de ces tranchées encore disputées et où Français et Allemands restent face à face, si voisins que l'on aperçoit à l'arrière-plan (+) un groupe de Boches. Les nôtres, baïonnette au poing, grenades en mains, encore tout chauds du combat, les laissent venir pour les recevoir comme il convient.